

La fortune du prétendu Raoul de Pessac prenait des proportions inouïes, et le chiffre ambitionné jadis par notre héros était depuis longtemps dépassé. Mais on sait combien rarement l'homme se contente de ce qu'il avait désiré d'abord. D'ailleurs, à mesure qu'il devenait plus riche, Denis Poulailleur sentait augmenter son amour pour l'or, sa soif des plaisirs les plus coûteux et du luxe le plus extravagant.

Marguerite atteignait sa vingt-troisième année. Sa beauté, développée et devenue splendide, était sans rivale à Paris. De tous les hommes qui l'entouraient, Denis était le seul à qui elle parût moins belle. C'est que l'habitude avait engendré la satiété. De là n'aimait plus Marguerite et la négligeait complètement. Les hôtes habituels de l'hôtel de Nelles, tous ces brillants seigneurs qui ne manquaient ni à un bal ni à un souper de M. Pessac, n'avaient point manqué de s'apercevoir du complet refroidissement du mari, et chacun d'eux, *in petto*, s'était promis d'être le consolateur de la belle abandonnée.

Marguerite se voyait donc entourée d'hommages incessants qui ne parvenaient qu'à grand-peine à la distraire de la profonde tristesse de sa vie. C'est que le cœur de la pauvre enfant n'avait point changé. Elle aimait toujours celui qu'elle croyait être son mari, et elle avait essayé de rendre son mari jaloux. Mais vainement.

Denis n'avait pas même semblé s'apercevoir des coquetteries de sa femme, et réellement il ne s'en était pas aperçu. Que lui importait, d'ailleurs ?

Et pourtant, chose étrange ! chaque fois que Marguerite avait paru distinguer un de ses nombreux adorateurs et lui accorder quelque attention, le gentilhomme choisi par elle était soudainement frappé au milieu de ses rêves de bonheur. On eût dit qu'une jalousie sombre et terrible prononçait des arrêts de mort. L'un recevait d'une main mystérieuse un coup de poignard dans le cœur. Un autre, foudroyé par un poison inconnu, tombait pour ne plus se relever. Les chevaux d'un troisième, atteints subitement d'une sorte de vertige, brisaient son carrosse et traînaient son cadavre déchiré sur le pavé.

Marguerite s'épouvanta de cette fatalité qui semblait s'attacher à ses adorateurs, et ne se permit plus aucune de ses innocentes coquetteries dont elle avait espéré un tout autre résultat.

Les bandits, ramenés au château de Falkenhorst, restaient fidèles à leur chef ; seulement la troupe était diminuée de deux membres dont l'un avait été tué par un bourgeois qu'il cherchait à dévaliser, vers trois heures du matin, sur les boulevards neufs, et dont le second était mort de maladie.

Ni l'un ni l'autre n'avaient été remplacés.

La situation dans laquelle se trouvaient tous nos personnages semblait, comme on le voit, pouvoir se prolonger indéfiniment. Il ne devait cependant point en être ainsi. L'orage allait se former : le tonnerre allait éclater.

Il y avait en ce temps-là, dans la rue des Bourdonnais, un marchand drapier du nom de Loequard, fort connu de tout son quartier et des quartiers avoisinants, pour deux raisons.

La première, c'est que, à tort ou à raison, il passait pour être immensément riche.

La seconde, c'est pour que sa fille unique joignait aux avantages d'une grosse dot les attraits d'une beauté merveilleuse.

Sur ce point, la trompette souvent menteuse de la renommée n'exagérait pas, nous l'affirmons. Rien ne se pouvait voir, en effet, de plus charmant que mademoiselle Angélique Loequard.

Pour nous servir d'une expression empruntée au vocabulaire galant de l'époque, elle comptait tout au plus dix-sept *printemps*. Elle était de moyenne taille, blanche et blonde, rosée et veloutée, avec de grands yeux d'un bleu sombre, et trois mignonnes fossettes, véritables nids d'amour, qui accentuaient délicieusement les coins de sa petite bouche et l'ovale de son gracieux menton. Son pied et sa main auraient pu lutter avec le pied et la main des mieux dotés, sous ce rapport, des duchesses à la mode.

Ajoutez à tout cela que cette séduisante fille d'Ève connaissait admirablement sa beauté, en était orgueilleuse outre mesure, possédait tout un arsenal de coquetterie indistincte dont elle faisait usage à tout propos avec une migardise adorable, et s'était juré à elle-même d'épouser tout au moins un gentilhomme. C'était, comme on le voit une rusée commère que la petite marchande de drap de la rue des Bourdonnais.

Denis, un beau jour, entendit parler tout à la fois des écus du père Loequard et des attraits d'Angélique. Beaucoup d'argent et beaucoup de beauté : il y avait là les deux choses de ce monde qui exerçaient sur notre héros les plus irrésistibles fascinations. Il voulut voir.

En conséquence, vêtu d'un habit simple et de couleur sombre, mais dont la coupe heureuse ne nuisait en rien au développement de sa taille fine et souple, il prit le chemin de la rue des Bourdonnais. Sous ce costume, Denis semblait appartenir à la bourgeoisie opulente.

Il arriva. La belle Angélique tricotait au comptoir et répondait avec un air de gracieuse condescendance aux galanteries un peu banales que lui prodiguaient les chalands.

César avait pu dire jadis :—Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu !

Denis dut répéter cette phrase avec une légère variante.

—Je suis venu, j'ai vu, j'ai été vaincu !

Ce qui veut dire qu'il laissa son cœur aux jolies mains de la sirène. Bah ! se dit-il. Dans une quinzaine, je ne penserai plus à mademoiselle Loequard, à moins que l'occasion ne se présente de débarrasser monsieur son père du trop-plein de ses écus.

Denis, vous le voyez, était un peu bien fat.

Mais, que voulez-vous ? Depuis qu'il était vicomte de Pessac, et depuis qu'il donnait des fêtes à l'hôtel des Nelles, les grandes dames l'avaient gâté.

Il revint le lendemain rue des Bourdonnais, à l'enseigne du *Gre-lot d'argent*. Il y revint le surlendemain, puis tous les jours durant une semaine. Ses affaires n'avançaient pas le moins du monde.

IX. — LE NOUVEAU PLAN.

Vainement Denis avait su capter toute la confiance et toutes les sympathies de M. Loequard, en se faisant passer pour un riche propriétaire et en affectant des achats d'une assez grande importance, payés comptant, sans marchander.

Vainement il jetait à pleines mains aux yeux d'Angélique les perles les mieux choisies de l'écrin de sa galanterie courtisanesque.

La jeune fille l'écoutait en riant, et, pour toute réponse, se moquait de lui.

Denis résolut d'essayer les grands moyens.

Il parla de mariage, d'une façon peut-être un peu vague ; mais, enfin, il en parla. Mademoiselle Angélique répliqua très-nettement que jamais elle ne deviendrait la femme d'un homme qui s'appelait *Richard Desroches*. (Tel était le nom de circonstance que Denis avait jugé convenable de prendre.)

—Faites-vous anoblir d'abord,—ajouta la jeune fille en riant,—et nous verrons après.

Contre un cœur ainsi barricadé par une froideur naturelle et par un expressif orgueil, il n'y avait décidément rien à faire.

Denis le comprit et se tint pour battu. Il s'efforça alors d'imposer silence au caprice qui s'était emparé de lui et d'effacer de son esprit l'image d'Angélique. Mais la nature de Denis était de celles que les obstacles irritent mais ne découragent point. D'ailleurs, en raison même des obstacles qu'il rencontrait pour se satisfaire, le caprice avait grandi et était devenu une passion. Denis aimait Angélique.

Ajoutons à cela que, dans une conversation confidentielle, M. Loequard lui avait laissé entendre que, le jour même du mariage, il donnait à sa fille six cent mille livres bien comptées.

—Ah ! que ne puis-je l'épouser ! . . . —pensait Denis.—Pourquoi suis-je marié ?

Puis, un beau jour, cette pensée se compléta ainsi qu'il suit :—Marié !—répéta-t-il, — mais, je ne le suis pas . . . Mon mariage fut une comédie . . . quoi de plus facile que de le rompre ?

Après quelques secondes de réflexion, il ajouta :

—Oui, mais quel scandale si la vérité venait à se savoir ! . . . Et elle le saurait ! . . . —Allons, la chose est impossible ! il n'y faut plus penser !

(A continuer.)

SOREL, 11 février 1892. — Je, soussigné, ai fait usage du *Sirope de Térébenthine du Dr Laviolette* pour une bronchite dont je souffrais depuis une année. Ce sirop m'a non seulement guéri de cette bronchite, mais aussi de la gravelle et de calculs des reins dont je souffrais beaucoup depuis trois ans et dont j'ai failli mourir il y a deux ans. Je suis maintenant en parfaite santé, tous les symptômes de ces maladies ayant complètement disparu depuis à peu près trois mois. — J. B. ROUILLARD, Inspecteur général des Mines de la province de Québec.

MONTRÉAL, 18 février 1892. — Je, soussigné, certifie que mon petit garçon, âgé de sept ans, a été guéri par le *Sirope de Térébenthine du Dr Laviolette*. Il avait contracté la grippe l'hiver dernier et aucun remède n'avait pu le soulager. Sa toux était des plus violentes et très pénible pour nous. Vers le mois de juillet, alors que sa toux était devenue très grave, il fit usage de ce sirop merveilleux et la guérison s'opéra après l'emploi de deux flacons. Le *Sirope de Térébenthine* a de plus fortifié ses poumons, car il n'a pas toussé depuis et est maintenant en parfaite santé. — J. A. DESROSIERS, No 111 rue Saint-Christophe. (Agent de la succession Skelly), 1508 rue Notre-Dame.

MONTRÉAL, 29 février 1892. J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D., No 217 rue des Commissaires. *Monsieur*.—Je souffrais, depuis 22 ans, d'une bronchite grave, accompagnée d'oppression et que j'avais contractée pendant la guerre Franco-Prussienne. J'ai fait usage tant en France qu'au Canada de plusieurs remèdes réputés importants, mais sans aucun résultat. Je suis maintenant parfaitement guéri après avoir fait usage de 4 flacons de votre *Sirope de Térébenthine*. Je suis heureux de vous donner ce certificat et souhaite, pour le bien de l'humanité, que ce sirop soit connu partout. — AUGUSTE BOUESNEL, Gérant des annonces du *National*.